

La représentation des pensionnats autochtones dans le roman québécois contemporain : *Billydéki* de Sonia Perron et *Le Pensionnat* de Michel Noël

The Representation of Aboriginal Residential Schools in Contemporary Quebec Novels: Sonia Perron's Billydéki and Michel Noël's Le Pensionnat

Mirna Sindičić Sabljo¹

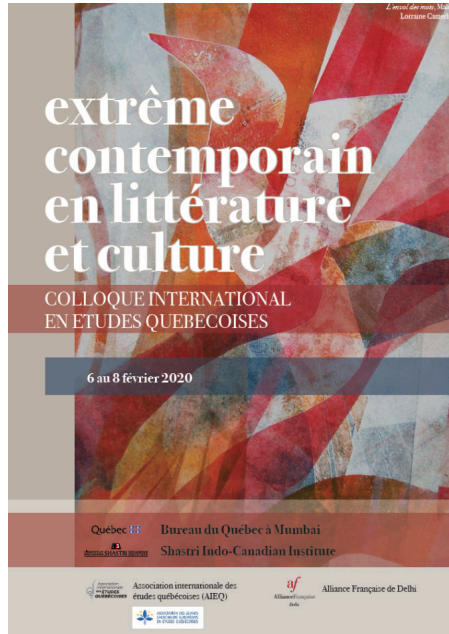
Submitted em 5 e aprovado em 25 de novembro de 2020.

Résumé: Les pensionnats étaient des écoles, financées par le gouvernement du Canada, établis dans le but de « civiliser » les enfants autochtones, en les intégrant à la société canadienne dans un processus d'assimilation culturelle, sociale et économique. Cette contribution vise à analyser la représentation des pensionnats dans deux romans québécois contemporains : *Le Pensionnat* (2017) de Michel Noël et *Billydéki* (2019) de Sonia Perron, rédigés à partir de nombreux témoignages d'anciens « pensionnaires » et des documents recueillis, en tant que fictions contemporaines abordant des zones de l'Histoire demeurées obscures (Viart, 2019). Les conclusions sur le rôle des représentations littéraires s'appuieront sur les concepts d'Astrid Erll, Renate Lachmann et Brigitte Neuman, ainsi que sur la conception thérapeutique de la littérature contemporaine d'Alexandre Gefen.

Mots-clés: Pensionnats, littérature autochtone, Sonia Perron, Michel Noël, mémoire, réconciliation

Abstract: Residential schools, funded by the Government of Canada, were established for the purpose of "civilizing" Aboriginal children and integrating them into Canadian society in a process of cultural, social and economic assimilation. This paper aims to analyze the representation of boarding schools in two contemporary Quebec novels, *Le Pensionnat* (2017) by Michel Noël and *Billydéki* (2019) by Sonia Perron. The conclusions about the role of literary representations will be based on the concepts of Astrid Erll, Renate Lachmann and Brigitte Neuman, as well as on the therapeutic conception of contemporary literature of Alexander Gefen.

Key-words: Boarding Schools, Autochthone Literature, Sonia Perron, Michel Noël, Memory, Reconciliation



Les pensionnats autochtones ont longtemps été un sujet sous abordé dans la littérature, ainsi que dans le discours collectif au Canada. Depuis quelques années, les Canadiens font face aux horreurs du système des pensionnats autochtones qui ont été en activité dans leur pays pendant des décennies. Les écrivains autochtones et allochtones cherchent à rendre compte des impacts des pensionnats à travers leurs interventions artistiques. Dans leurs fictions, mémoires, poésies, essais ou pièces de théâtre, les auteurs québécois aussi recréent l'expérience traumatique à travers l'imaginaire littéraire. À titre d'exemple, on mentionnera An Antane Kapesesh, Charles Coocoo, Robert Boucher, Marceline Boivin-Coocoo, Marcel Pitikwe et Natasha Kanapé Fontaine (à ce sujet, voir : HENZI, 2016). Les textes littéraires portant sur les pensionnats, rédigés en anglais, sont beaucoup plus nombreux. Parmi eux on trouve de nombreux mémoires, ainsi que des œuvres fictionnelles (à ce sujet, voir : EIGENBROD, 2012).

Outre dans les récits de témoignages des survivants, le thème des pensionnats a été abordé récemment dans quelques œuvres fictionnelles d'écrivains non autochtones.

À titre d'exemple, Chantal Potvin a publié en 2010 le roman intitulé *Le Pensionnaire*, rédigé à partir de nombreux témoignages et documents recueillis.

Tous ces textes littéraires abordent un sujet difficile de l'histoire canadienne. Selon Dominique Viart, aborder des zones de l'Histoire demeurées obscures caractérise la littérature contemporaine (VIART, 2019). Il identifie dans la production romanesque contemporaine un ensemble de textes, qu'il propose de nommer « romans historiens ». Selon lui, « ce sont en effet des romans et des récits dont la structure narrative, de type archéologique, remonte du présent vers le passé, et restitue l'enquête, telle qu'un historien pourrait la conduire, au lieu de dérouler linéairement la reconstitution chronologique de l'épisode visé » (VIART, 2019).

Le présent article est consacré, comme son titre le révèle d'emblée, à la représentation des pensionnats dans deux romans québécois contemporains : *Billydéki* de Sonia Perron et *Le Pensionnat* de Michel Noël. Dans cet article, nous souhaitons interroger la représentation de l'histoire traumatique récente dans deux romans qui ambitionnent de toucher le réel de l'Histoire à travers la fiction. Dans un premier temps, nous présentons le système des pensionnats et la portée réparatrice de La Commission de vérité et réconciliation canadienne. Dans un deuxième temps, on essaiera d'analyser la représentation des pensionnats dans les romans *Billydéki* et *Le Pensionnat* et de répondre à la question sur le rôle possible de la littérature dans le processus de réconciliation entre les Québécois/Canadiens et les peuples autochtones. Les conclusions sur le rôle possible des représentations littéraires au sein d'une société s'appuieront sur les concepts théoriques d'Astrid Erll, Renate Lachmann et Brigitte Neuman. Le paradigme d'Alexandre Gefen sur le rôle thérapeutique de la littérature quotidienne représentera également, nous l'espérons, un cadre approprié de l'étude envisagée. Nous pouvons dire, préalablement, que Gefen promut l'idée que le début du XXI^e siècle a vu l'émergence d'une conception qu'il qualifiera de « thérapeutique » de l'écriture et de la lecture, celle d'une littérature qui guérit, qui soigne et qui aide (GEFEN, 2017, p. 9). Nous envisageons le présent travail non comme un travail abouti, mais comme un *work-in-progress*, qui ne constitue que la base d'une recherche qui devra être ensuite poursuivie, affinée et nuancée.

Les pensionnats autochtones au Canada

Il convient d'entamer cette étude par une présentation, très sommaire, du système des pensionnats autochtones. Au XIXe siècle, le gouvernement fédéral et les églises chrétiennes ont créé des pensionnats à travers le Canada, afin d'assimiler et de « civiliser » les Autochtones. L'objectif final était d'intégrer les enfants autochtones à la société canadienne dans un processus d'assimilation culturelle et sociale. Durant la période entre 1874 et 1996, les pensionnats au Canada arriveront jusqu'au nombre de 139 (MILLER, 2012). Au cours de cette période, 150 000 enfants autochtones au Canada ont été arrachés à leur famille, puis envoyés dans ces établissements (MILLER, 2012).

Les premiers pensionnats sont apparus au Québec à partir des années 1940, presque cent ans après leur création dans d'autres provinces canadiennes. Au Québec, officiellement, il y eut six pensionnats : St Joseph et St Phillip à Fort George, le pensionnat catholique de Sept-Îles, le pensionnat catholique d'Amos en Abitibi, le pensionnat catholique de Pointe-Bleue au Lac-Saint-Jean et le pensionnat de La Tuque en Mauricie (BOUSQUET, 2012, p. 4). L'éducation dans les pensionnats au Québec en général a été de meilleure qualité que dans les pensionnats à l'ouest du Canada et, il semble, que le désir de « québéquiser » les enfants a été leur particularité (BOUSQUET, 2016a, p. 121).

Les membres de l'église et les officiers de police sont venus dans les réserves chaque automne, ils ont emmené tous les enfants de 6 à 15 ans dans les pensionnats, souvent contre la volonté des parents. Les enfants ont été placés, les plus souvent, dans les établissements éloignés de chez eux, pour une période de dix mois par an. Aux pensionnats, les enfants ont adopté le mode de vie des Canadiens français. Dans l'éducation, l'accent a été mis sur l'apprentissage du français et de l'anglais, ainsi que l'enseignement de la religion. L'utilisation des langues autochtones a été interdite. Les enfants apprenaient également à maintenir leur hygiène, tenir la maison, cuisiner, faire du jardinage, *etc.* (CVR, 2015). Les pensionnats autochtones étaient sous-financés et surpeuplés². Les enfants ont souvent souffert des maladies auxquelles ils n'étaient pas habitués. Beaucoup d'enfants ont perdu ainsi la vie dans ces pensionnats, victimes de maladies et d'insuffisance sanitaire, ainsi que d'agressions physiques et sexuelles.

Le but principal de ce programme était de déraciner les enfants autochtones de leur milieu culturel. De retour dans leurs réserves et villages, les enfants avaient des difficultés à se réadapter. Les séjours prolongés aux pensionnats ont provoqué l'aliénation des peuples autochtones. Ils se sont éloignés de leurs traditions, croyances et modes de vie traditionnels. Les ruptures générationnelles ont affecté les dynamiques communautaires. En effet, les impacts délétères des pensionnats ne se limitaient pas uniquement aux ex-pensionnaires, mais touchaient également leurs descendants (DION *et al.*, 2016).

En 1990, Phil Fontaine, qui à cette époque était le chef régional du Manitoba auprès de l'Assemblée des Premières Nations du Canada, révèle dans son témoignage qu'il a été victime d'abus sexuels dans un pensionnat. L'année suivante, des responsables de congrégations religieuses catholiques expriment leurs regrets pour le sentiment d'affliction ressenti par les enfants autochtones. Le sujet, jusqu'alors tabou, émergea sur la scène publique. En 1996, la Commission royale sur les peuples autochtones a soumis son rapport, qui recommandait de faire la lumière sur cet épisode de l'histoire canadienne. Au niveau fédéral, ainsi qu'au Québec, l'attention médiatique sur ce sujet a été attirée par les publications de : *Shingwauk's Vision* de J. R. Miller en 1996, *A National Crime (The Canadian Government and the Residential School System, 1879 to 1986)* de John Milloy en 1999, *L'éveil des survivants* du journaliste Daniel Tremblay en 2008 et *Les pensionnats indiens au Québec, un double regard*, de l'historien attikamek Gilles Ottawa en 2010.

Au cours des dernières décennies, les survivants ont commencé à évoquer leurs souvenirs et à montrer publiquement leur désespoir provoqué par la perte de leur communauté, de leur culture et de leur langue. Un nombre croissant d'anciens élèves ont publié leurs mémoires. Ces témoignages des anciens pensionnaires participent dès lors à reconstruire, sur la base du trauma culturel collectivement partagé, de nouvelles solidarités intergénérationnelles (ANGEL, 2012, p. 199-214). Ces témoignages permettent de compléter l'histoire à propos des pensionnats.

Dans la Déclaration de réconciliation publiée en 1998, le Gouvernement canadien a reconnu les abus infligés envers les enfants autochtones dans les pensionnats. La Commission de vérité et réconciliation du Canada, fondée en 2008, avait pour mandat

de recueillir les déclarations et les documents des anciens élèves et de leurs familles. La Commission a déposé son rapport après avoir entendu et enregistré plus de 6 750 déclarations et témoignages (CRPA, 1996). Dans son rapport, la Commission conclut que les pensionnats autochtones furent un outil central d'un génocide culturel à l'égard des premiers peuples du Canada. En 2008, le Premier ministre Stephen Harper a présenté des excuses aux Autochtones (ANONYME, 2008). En 2015, le Premier ministre Justin Trudeau a demandé pardon aux Autochtones au nom de l'État fédéral. C'est dans cette perspective à la fois historique et comparatiste que nous allons analyser la représentation des pensionnats dans deux romans québécois contemporains.

***Billydéki* de Sonia Perron et *Le Pensionnat* de Michel Noël**

Nous allons, dans un premier temps, présenter les deux romans. *Billydéki* est le premier roman de Sonia Perron. Selon Sonia Perron, ce roman est inspiré de rencontres avec les survivants des pensionnats, et surtout par l'histoire qu'un homme autochtone lui a racontée dans une lettre adressée à elle. Il voulait qu'elle raconte son histoire. *Billydéki* offre aux lecteurs une image désagréable des pensionnats, en s'appuyant sur les témoignages, les rapports et les documents consultés pendant quatre ans de recherche (LAROCHE, 2019).

L'action du roman se déroule dans un pensionnat au Nord de l'Ontario, situé près de la Baie d'Hudson. Le personnage principal du roman, Billydéki, un enfant métis né d'un père allochtone et d'une mère autochtone, vit dans un pensionnat où il a été envoyé à l'âge de cinq ans. Billydéki et ses amis sont constamment surveillés par les religieux. Parmi eux est le directeur, le Père Aldéric Hébert, surnommé dans le roman en ces termes : « Celui par qui le mal arrive », un pédophile et prédateur dangereux. Un autre religieux, Thomas Larin, s'occupe bien des enfants et se soucie de leur bonheur. Au pensionnat, Billydéki rencontre un garçon, nommé Le Petit, qui deviendra son meilleur ami. Une journée en 1945, les deux garçons disparaissent sans laisser de trace. L'enquête sur leur disparition ne commencera que vingt-cinq ans plus tard. En 1970, Thomas Larin, qui a quitté les ordres, apprend que le Père Hébert travaille toujours auprès d'enfants. Il décide enfin à parler. Regrettant d'avoir fermé ses

yeux en 1945, il contacte la police et raconte tout ce qu'il sait sur cet horrible période. L'enquêteur Robert Vaughn de la Sûreté du Québec est chargé de mener l'enquête. L'enquête entraînera Robert Vaughn et son partenaire Marthe sur les routes d'Amérique ainsi qu'en France. L'action du roman se déroule en deux temps, dans les années 1940 et dans les années 1970, où une enquête policière est lancée sur ce qui s'est passé 25 ans plus tôt. Le roman est raconté selon le point de vue des différents protagonistes du récit et cela donne un récit à quatre voix : celle de Billydéki, des religieux Thomas Larin et Aldéric Hébert et du policier Robert Vaughn. La fin du roman apporte les preuves des crimes perpétrés par père Hebert et de son arrestation.

Le romancier québécois d'origine métis Michel Noël, quant à lui, a vécu dans une réserve algonquine dans la région de l'Abitibi jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il a publié plus d'une cinquantaine de titres, destinés à un public adolescent, dont la plupart traitent des sujets de la vie quotidienne et des cultures autochtones. Ses romans mettent en scène des personnages, souvent en quête de leur identité, qui établissent des relations entre les cultures autochtones et non autochtone. La plupart de ses personnages principaux sont des petits garçons ou des adolescents qui vivent dans une réserve autochtone. Michel Noël est un des rares auteurs québécois de littérature de jeunesse qui traite de la vie autochtone entre le début du XXe siècle et nos jours. Également, il est un de rares auteurs qui évoquent l'effroyable époque des pensionnats.

Son roman intitulé *Le Pensionnat* fait partie du cycle des romans sur Nipishish : *Dompter l'enfant sauvage, tome I. Nipishish* (1998) et *Dompter l'enfant sauvage, tome II. Le Pensionnat* (1998). *Le Pensionnat*, qui s'adresse à des lecteurs de 12 ans et plus, est publié pour la première fois en 1998 aux éditions Michel Quintin, en deux tomes. Le livre est republié en 2017, en un seul volume, bonifié d'un mot de l'auteur (dans lequel il explique ses sources d'inspiration) et de sagesses amérindiennes (avant chaque chapitre, on retrouve un mot poétique de Michel Noël et des illustrations du peintre et graveur Jacques Nêwashish). Sur la première page du livre, Michel Noël a écrit : « Je dédie ce roman à tous les survivants des pensionnats autochtones du Canada et à la mémoire de tous ceux et celles qui y ont laissé leur vie » (NOËL, 2017, p. 1). Michel Noël a découvert à l'âge adulte ce que ses amis d'enfance ont vécu dans les pensionnats. Étant métis, il

a échappé au pensionnat. Un de ses amis lui a raconté sa vie au pensionnat dans ses moindres détails.

Les deux romans du cycle *Dompter l'enfant sauvage* racontent l'enfance de garçon nommé Nipishish. Le premier volume décrit sa vie dans la réserve amérindienne. Il y vit seul avec son père Shipu, parce que sa mère Flore les a quittés. Elle est partie s'installer en ville. Bien que fidèle à sa culture, il possède aussi quelques rudiments de la culture canadienne française, notamment, il parle le français que sa mère lui a inculqué. Après la mort accidentelle de son père, Nipishish est adopté par sa tante Manie et son mari Jos. Sa vie change brusquement quand les agents de la Police et le missionnaire local viennent prendre les enfants de la réserve pour les transporter dans un pensionnat. *Le Pensionnat* raconte une année de la vie de Nipishish dans le pensionnat.

La représentation des pensionnats dans *Billydéki* et *Le Pensionnat*

Malgré l'hétérogénéité stylistique et formelle de ces romans, la représentation des pensionnats de Sonia Perron et Michel Noël présente des similitudes sur de nombreux points. Les histoires commencent avec les départs forcés des enfants. Ainsi Billydéki, le jour de son départ, crie, hurle, résiste. Il ne veut pas monter dans le train (PERRON, 2019, p. 10). Thomas Larin, ou *Celui qui est bon*, raconte ce qu'il a vécu le jour de départ de Billydéki et de ses amis de leur réserve :

En larmes, elle hurlait quand je suis parti avec son fils. Cette fois, en plus de Billydéki, tous les enfants de la réserve en âge d'aller à l'école étaient dans le train. Peu importe les cris des mères, la colère des pères. L'agent des Indiens était même sur place afin de s'en assurer. C'était la loi, personne ne pouvait la contester. Les enfants étaient la propriété de l'État. (PERRON, 2019, p. 27).

Quant au début du roman *Le Pensionnat*, Nipishish, le narrateur du roman, vit dans la réserve, au milieu de la forêt. À la fin de l'été, le curé annonce que tous les enfants en âge de fréquenter l'école seront envoyés dans un pensionnat. Ils y seront de septembre à juin. Le missionnaire, qui vient chercher les enfants, promet aux parents que ces enfants auront un meilleur avenir que leurs parents :

Vos enfants peuvent maintenant aller à l'école comme les petits Canadiens du Canada tout entier, reprend-il, le ton haut. Ils en ont de la chance ! Et je vous répète, c'est un cadeau du gouvernement. Vos enfants seront instruits, logés, nourris, transportés, habillés et soignés gratuitement. Voilà pourquoi nous sommes venus ce matin, mes chers amis : pour emmener ceux qui sont d'âge scolaire à l'école. (NOËL, 2017, p. 64)

Billydéki dans *Billydéki* et Nipishish dans *Le Pensionnat* sont embarqués dans un voyage vers l'inconnu. Après un périple épuisant, ils arrivent au pensionnat. Dans *Le Pensionnat*, immédiatement après leur arrivée, les enfants sont examinés, « ils scrutent les cheveux, les oreilles, le cou, les dents, les mains, dessus et dessous » (NOËL, 2017, p. 109). Leurs effets personnels sont enlevés et brûlés au milieu de la cour (NOËL, 2017, p. 112). Nipishish est renommé Pierre Larivière. Ce sont les premiers vecteurs d'acculturation dont le but est, comme l'explique le directeur du pensionnat dans le roman de Michel Noël :

Il faut les instruire, les discipliner, les civiliser. Ce sera long, mais c'est un placement qui rapportera gros à long terme. Rendez-vous à l'évidence : dans deux générations, trois tout au plus, il n'y aura plus d'Indiens. » (NOËL, 2017, p. 152)

Quant à Billydéki dans le roman de Sonia Perron, il deviendra Jean Lacombe. La mission principale du Père Hébert, dans *Billydéki*, est également de « civiliser » les enfants autochtones. Il rêve d'éduquer et de christianiser ces enfants perdus :

Il faut que les jeunes pensionnaires comprennent que c'est pour leur bien qu'on les amène loin de leurs danses, de leurs plumes et de leurs mœurs de païens. Les parents ne savent pas les éduquer. Ce sont des sauvages, des dégénérés, et ils le resteront. [...] À ce rythme, dans vingt, trente ans, il n'y aura plus d'Indiens. (PERRON, 2019, p. 18)

Nipishish, dans *Le Pensionnat*, décrit sa vie quotidienne au pensionnat : la messe très tôt le matin, ensuite l'école et le travail dans la cuisine. La base de l'éducation au pensionnat était l'apprentissage du catéchisme et du français. Les enfants sont mal nourris : « Le midi et le soir, invariablement, il y a la soupe au riz et tomates et des patates bouillies au menu » (NOËL, 2017, p. 147). Le seul plaisir des enfants dans *Le Pensionnat* sont la patinoire et le jeu de hockey en plein air. Celui qui est bon décrit ainsi la vie quotidienne au pensionnat dans *Billydéki* :

La routine : le lever aux aurores, la messe, le travail sur la ferme pour les garçons et aux cuisines pour les filles. Un petit déjeuner qui n'a jamais si bien porté son nom, une bouillie et du pain rassis pour le midi, des cours beaucoup trop courts, le travail en après-midi : blanchisserie, couture, menuiserie, cordonnerie, agriculture. Étude, maigre souper, trop rarement du sport, et la prière avant la nuit. (PERRON, 2019, p. 28-29)

Le narrateur de ce roman décrit également les punitions corporelles et l'atmosphère de peur qui règnent dans ce pensionnat. Les enfants sont sévèrement punis pour la moindre transgression. Ils ont été constamment victimes de violences physiques et psychiques. D'ailleurs, Antan, ami de Nipishish, se suicidera après un supplice :

Antan a passé trois jours séquestré dans le caveau à légumes, tout seul dans le noir, assis en sous-vêtement sur un tas de pommes de terre sales avec les rats, les souris, les chauves-souris, à gruger des patates terreuses pour ne pas crever de faim. (NOËL, 2017, p. 175).

Le narrateur du *Pensionnat* évoque également les visites nocturnes du frère Crapaud et du frère Mathieu dans le dortoir des garçons. Les élèves les plus petits ont été victimes d'abus sexuel. Le crime sexuel et ses conséquences sont également au cœur de l'histoire racontée dans *Billydéki*. Le séjour au pensionnat a éloigné Billydéki de sa famille et de sa culture. Il a oublié sa langue maternelle et se sent étranger quand il rentre à la maison. *Celui qui est bon* évoque la visite de Billydéki à sa mère pour la première fois depuis son départ trois années plus tôt :

Il ne l'a pas reconnue. Il a eu honte de son lit de branchages, de ses superstitions, des vêtements qu'elle lui avait cousus, perlés avec amour. Elle lui parlait avec des mots qu'il n'avait plus entendus depuis son départ pour le pensionnat. Il avait oublié. (PERRON, 2019, p. 26-27)

Nipishish a eu de la chance. Au bout d'une année, il est libéré parce que le gouvernement cesse de payer les frais de scolarité pour les enfants métis. Billydéki a aussi survécu à cette expérience effrayante. L'enquêteur Robert Vaughn retrouve Billydéki à West Hollywood, où il gagne sa vie en tant qu'acteur de *western*. Grâce à son témoignage sur ce qui s'est passé en 1945, on apprend que le Petit, ami de Billydéki, n'est plus vivant.

Force est de constater dans ces deux romans, le contraste très fort entre l'univers carcéral et dangereux du pensionnat et la vie en liberté à laquelle les enfants autochtones sont habitués au sein de leur communauté. Ainsi, les deux romans racontent aussi la quiétude de la vie des enfants au sein de la communauté autochtone, leur départ forcé et la séparation douloureuse avec la famille. Après un voyage exténuant, ils éprouvent un choc en arrivant au pensionnat. Ils sont dépossédés de leurs noms, de leur langue et de leurs affaires personnelles. Les enfants ont fait du travail forcé au pensionnat et ils ont souvent souffert de faim. La peur, la solitude et les mesures violentes faisaient partie de la vie quotidienne, ainsi que les abus sexuels.

Par conséquent, le pensionnat dans les romans *Billydéki* et *Le Pensionnat* est représenté en tant qu'un lieu étouffant, un lieu où règne la peur, un lieu de perte d'identité, de la langue et de la culture. La représentation des pensionnats dans les deux romans analysés insiste sur l'aspect carcéral de ces établissements ainsi que sur les aspects délétères de leur mission civilisatrice.

Toutefois les romans représentent les pensionnats également en tant que lieu de fraternité et de solidarité entre les enfants. Par exemple, Billydéki, Nipishish et les autres personnages dans *Billydéki* et dans *Le Pensionnat* prennent plaisir dans la lecture, les jeux et le sport. Grâce aux amitiés et aux loisirs, la vie quotidienne au pensionnat était plus facile à supporter.

Les pensionnats, un tabou dans l'Histoire du Québec ?

Billydéki et *Le Pensionnat* traitent de la délicate question des pensionnats autochtones, ces institutions qui ont retiré les enfants autochtones de leurs communautés pour tenter de les assimiler. Dans l'épilogue de son roman Michel Noël a écrit qu'il veut, avec ce roman, sensibiliser les lecteurs et lectrices à la page la plus sombre de l'histoire du Canada (NOËL, 2017, p. 252). Noël éprouve le besoin d'écrire sur ce sujet parce que l'histoire des pensionnats autochtones reste, selon lui, peu connue pour la plupart des Québécois. Quant à Sonia Perron, en faisant des reportages sur le terrain, dans les réserves autochtones, a entendu des histoires des survivants de ces pensionnats, c'est ce qui l'a amenée, comme elle l'a expliqué lors d'une interview à la Radio-Canada, à

vouloir transmettre ces histoires par le biais de la littérature (ANONYME, 2019). Les deux auteurs ont éprouvé le besoin de toucher le réel à travers leur fiction en abordant un épisode dérangeant et mal connu de l'histoire canadienne/québécoise afin de sensibiliser davantage le lectorat.

Pourquoi faut-il parler de ce sujet ? Avoir été interne dans ce type de pensionnats, comme déjà mentionné, a eu des répercussions sur des générations d'autochtones : traumatismes intergénérationnelles, la perpétuation de la violence, l'abus au foyer, l'instabilité du logement, la pauvreté, l'anxiété, l'abus de substances psychoactives *etc.* Les pensionnats sont un des éléments majeur qui contribue aux tensions qui existent encore aujourd'hui dans les relations entre les peuples autochtones et les Canadiens/ Québécois. Bien que, la CVR dans son rapport *Appels à l'action* (2012) explique qu'il est nécessaire de connaître l'histoire et les séquelles des pensionnats, Marie-Pierre Bousquet souligne que les rituels et stèles commémoratives « rappelant le passage d'enfants amérindiens dans les pensionnats, au Québec, ne dépassent pratiquement pas les frontières des communautés autochtones ». Elle constate également que le Québec « a montré une relative indifférence à la commémoration de ce passé et que la mémoire des pensionnats ne s'est pas encore transformée en une histoire nationale québécoise » (BOUSQUET, 2016b, p. 171-173).

Faire connaître cette histoire et la préserver dans la mémoire collective est indispensable pour la construction identitaire des peuples autochtones. La guérison et la revitalisation de la culture autochtone, ainsi que la réconciliation, dépend de ce processus. La question qui se pose alors, la littérature, peut-elle contribuer à la mémoire et à la transmission de la connaissance des drames de l'histoire humaine afin d'en éviter la répétition ?

Comme ces deux romans en témoignent par le biais des pensionnats, les œuvres littéraires constituent des moyens d'interrogation, de transmission, d'immortalisation ou d'archivage des événements de l'Histoire. Renate Lachmann affirme que la littérature est un art mnémorique par excellence et qu'elle enregistre la mémoire d'une culture. Elle esquisse un espace de mémoire dans lequel des textes antérieurs sont intégrés (LACHMANN, 1990, p. 36). Par ailleurs, selon Astrid Erll, des technologies médiatiques,

telles que l'écriture, le cinéma et l'Internet, élargissent la gamme temporelle et spatiale du souvenir (2008, p. 389-398). La mémoire culturelle est constituée d'une multitude de médias différents, opérant au sein de divers systèmes symboliques. Erll explique que les médias fictifs, tels que les romans et les longs métrages, se caractérisent par leur pouvoir de façonner l'imaginaire collectif du passé. Les fictions, à la fois romanesques et filmiques, ont le potentiel de générer et de modeler des images du passé qui seront conservées durant des générations entières. D'après Brigit Neumann, un texte littéraire acquiert une valeur éthique grâce à l'interaction ostensible entre le contenu et la réflexion sur ce contenu, qui motive en même temps une interaction entre le lecteur et le texte (2008, p. 135-136). Les fictions de la méta-mémoire, comme elle les appelle, présentent non seulement des événements passés, mais réfléchissent également sur les possibilités de représenter le passé. Dans les fictions de méta-mémoire, dont *Billydéki* et *Le Pensionnat* sont des exemples, les représentations littéraires ne sont pas seulement motivées par la tentative de se remémorer des expériences passées, mais également par un impératif éthique de réflexion sur ces processus de souvenir. Ces romans incitent les lecteurs à repenser les notions de vérité de la mémoire : si les souvenirs sont toujours des constructions guidées par les besoins présents, alors nous devrions, selon Neumann, nous demander quelles constructions nous pouvons accepter comme faisant partie de notre horizon culturel et de notre compréhension de soi (NEUMANN, 2008, p. 138-139). Il semble, selon Neumann, que l'esthétique des fictions de la méta-mémoire est dirigée contre la prédominance des modèles de monde culturels monopolistiques et, dans cette optique, la restauration de la complexité apparaît comme une valeur importante de ces fictions de méta-mémoire. Par conséquent, les fictions de méta-mémoire engagent leurs lecteurs dans des processus ouverts de négociation et de renégociation des interprétations anciennes et nouvelles. Elles nous font ainsi prendre conscience de nos façons de donner un sens au monde contingent (NEUMANN, 2008, p. 149). De plus, dans son livre *Réparer le monde : La littérature française face au XXI^e siècle*, Alexandre Gefen constate que la littérature contemporaine d'expression française a l'ambition de prendre soin des individus fragiles, des oubliés de la grande histoire, des communautés ravagées et des démocraties inquiètes et qu'elle renoue avec un souci de dire le monde et de toucher le lecteur, avec une vive inquiétude

éthique (GEFEN, 2017, p. 9-10). La littérature, selon Gefen, veut faire face au monde, agir, remédier aux souffrances, intervenir sur les blessures du monde (GEFEN, 2017, p. 10). Elle a une préoccupation mémorielle qui s'appuie sur une vision foucauldienne de l'histoire, une conception réparatrice où la parole historique restitue des mondes et vient corriger les oublis des discours officiels à leurs marges (GEFEN, 2017, p. 14). Les écrivains, toujours selon Gefen, entendent guérir les blessures encore ouvertes de l'Histoire (GEFEN, 2017, p. 221).

Les romans *Billydédi* et *Le Pensionnat* en sont la preuve. Ils font partie d'un corpus de textes littéraires québécois contemporains portant sur les pensionnats. Ces deux textes fictionnels, rédigés par une écrivaine allochtone et un écrivain autochtone, s'appuient sur le matériau historiographique et les témoignages des survivants. Les romans de Sonia Perron et de Michel Noël sont des exemples des pratiques d'écriture de l'extrême contemporain qui, selon Dominique Viart (2019), vise à aborder des zones de l'Histoire demeurées obscures et tendent à compléter ou remanier une vision officielle de l'Histoire. *Billydédi* et *Le Pensionnat*, qui représentent les horreurs de la vie quotidienne dans les pensionnats pour enfants autochtones, ainsi que d'autres textes littéraires sur ce sujet, sensibilisent et éduquent leurs lecteurs en parlant d'un épisode cruel et mal connu de l'Histoire des peuples autochtones. Ces textes littéraires, en tant que médias de la mémoire, peuvent également aider à façonner l'imaginaire collectif des pensionnats à partir de la mémoire individuelle. Ils peuvent ainsi, selon Erll (ERLL, 2008) générer et modeler des images du passé et inciter les lecteurs à repenser comment l'Histoire autochtone est intégrée dans le récit historique québécois. Et finalement, nous tenons à souligner que, ce faisant, le roman de Sonia Perron et celui de Michel Noël, ainsi que d'autres textes littéraires fictionnels et non-fictionnels sur ce sujet, peuvent, selon Alexandre Gefen (GEFEN, 2017), aider à guérir et à soigner les communautés.³

Références

ANGEL, Naomi. Before Truth: The Labors of Testimony and the Canadian Truth and Reconciliation Commission. *Culture, Theory and Critique*, 53, 2, 2012, p. 199-214.

ANONYME. 2008. Jour de la présentation des excuses. Disponible en ligne : <https://www.rcaanc-cirnac.gc.ca/fra/1100100015657/1571589032314>. Accédé à : le 20 janvier 2020.

ANONYME. 2019. *Billydéki*, un roman sur l'époque des pensionnats autochtones. Disponible sur : <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/style-libre/segments/entrevue/105863/%20billydeki-roman-pensionnats-autochtones-sonia-perron>. Accédé à : le 7 mai 2020.

BOUSQUET, Marie-Pierre. Êtres libres ou sauvages à civiliser ? *Revue d'histoire de l'enfance irrégulière*, 14, 2012, p. 162-192.

BOUSQUET, Marie-Pierre. L'histoire scolaire des autochtones au Québec : un chantier à défricher. *Recherches amérindiennes au Québec*, 46, 2-3, 2016a, p. 117-123.

BOUSQUET, Marie-Pierre. La constitution de la mémoire des pensionnats indiens au Québec : drame collectif autochtone ou histoire commune ? *Recherches amérindiennes au Québec*, 46, 2-3, 2016b, p. 165-176.

BROUILLETTE, Élise. Michel Noël aborde un épisode cruel de l'histoire canadienne. Disponible sur : <https://www.laction.com/article/2017/09/28/michel-noel-aborde-un-episode-cruel-de-l-histoire-canadienne>. Mis en ligne le 28 septembre 2017. Accédé à : le 9 janvier 2020.

DION, Jacinthe, HAINS, Jennifer, ROSS, Amélie, COLLIN-VÉZINA, Delphine. Pensionnats autochtones : impact intergénérationnel. *Enfances Familles Générations*, 25, 2016. Disponible sur : <http://efg.revues.org/1168>. Accédé à : le 7 novembre 2019.

EIGENBROD, Renate. For the child taken, for the parent left behind: Residential School Narratives as Acts of "Survivance". *ESC: English Studies in Canada*, 38, 3-4, 2012, p. 277-297.

ERLL, Astrid. Literature, Film, and the Mediality of Cultural Memory. Dans: ERLL, Astrid, NÜNNING, Ansgar (Org.), *Cultural Memory Studies. An International and Interdisciplinary Handbook*. Berlin/New York: Walter de Gruyter, 2008, p. 389-398.

GEFEN, Alexandre. *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Corti, 2017.

HENZI, Sarah. La grande blessure : legs du système des pensionnats dans l'écriture et le film autochtones au Québec. *Recherches amérindiennes au Québec* 46, 2-3, 2016, p. 177-182.

LACHMANN, Renate. *Gedächtnis und Literatur. Intertextualität in der russischen Moderne*. Frankfurt/Main: Suhrkamp, 1990.

LAROCHE, Julie. Les pensionnats autochtones au cœur d'un roman. Disponible sur : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1153278/les-pensionnats-autochtones-au-coeur-dun-roman>. Accédé à : le 20 février 2020.

MILLER, James Roger. Pensionnats indiens au Canada. Disponible sur : <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/pensionnats>. Accédé à : le 7 janvier 2020.

NEUMANN, Brigit. What Makes Literature Valuable: Fictions of Meta-Memory and the Ethics of Remembering. Dans ERLL, Astrid, GRABES, Herbert, NÜNNING, Ansgar

(Org.) *Ethics in Culture. The Dissemination of Values through Literature and Other Media*. Berlin/New York: Walter de Gruyter, 2008, p. 131-152.

NOËL, Michel. *Le Pensionnat. Une histoire vécue par 150 000 jeunes autochtones*. Saint-Lambert : Les éditions Héritage, 2017.

PERRON, Sonia. *Billydéki*. Anjou : Fides, 2019.

VIART, Dominique. L'archive substitutive. Poétique de l'approximation historique. *Fabula / Les colloques*, Les écritures des archives : littérature, discipline littéraire et archives. Disponible sur : <http://www.fabula.org/colloques/document6334.php>. Accédé à : le 11 décembre 2019.

Documents consultés :

CRPA. 1996. Le Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones. Disponible en ligne : <https://www.bac-lac.gc.ca/fra/decouvrez/patrimoine-autochtone/commission-royale-peuples-autochtones/Pages/rapport.aspx>. Accédé à : le 7 avril 2020.

CVR. 2012. Commission de vérité et réconciliation du Canada : Appels à l'action. Disponible sur : http://www.trc.ca/Calls_to_Action_French. Accédé à : le 27 janvier 2020.

CVR. 2015. *Les survivants s'expriment. Un rapport de la Commission de vérité et réconciliation du Canada*. Winnipeg : Commission de vérité et réconciliation du Canada. Disponible en ligne : <http://www.trc.ca>. Accédé à : le 20 avril 2020.

Notes

¹ Département des Études Françaises et Francophones, Université de Zadar, Zadar, Croatie
msindici@unizd.hr

² Pourtant, les conditions de vie n'étaient pas les mêmes dans tous les pensionnats.

³ Je remercie Sonia Perron pour sa relecture et ses suggestions